

INTERVIEW DE CLAIRE FAVAN

Samedi 9 novembre 2019 : à l'occasion de la Quinzaine du Polar



Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ?

(Désignant sa mère présente dans l'assemblée) C'est elle ! (rires)

Depuis toute petite, j'aime les livres qui marquent. Un jour, ma mère a refermé un livre en me disant « Je n'avais jamais lu une histoire policière comme celle-là ! ». Ça s'appelait « Fête fatale », et c'était un des premiers livres de tueurs en série qui nous passait entre les mains. Pour moi, ça a été le coup de cœur, et j'ai voulu écrire ce genre de roman.

Vous êtes donc avant tout une lectrice ?

J'ai tendance à dire que je suis une lectrice qui est passée de l'autre côté du miroir. C'est toujours la partie auteure qui s'adresse à la partie lectrice en moi.

Je suis un peu mon propre lecteur témoin, même s'il y en a d'autres ! J'ai une équipe « premier niveau », qui comprend ma famille ainsi que Jacques Saussey, qui est aussi auteur de romans policiers.

Pour votre premier livre « Le Tueur intime » avez-vous facilement trouvé un éditeur ?

J'avais essayé d'envoyer « Le Tueur intime » à trois maisons d'édition, mais ça n'avait pas marché. Une amie m'a parlé des Nouveaux auteurs, qui est une maison d'édition qui fonctionne sur internet. Je leur ai donc déposé mon manuscrit, et quelques mois plus tard j'ai reçu un mail qui disait :

« Prix VSD : vous faites partie des finalistes, on veut vous publier. »

Je ne vous cache pas que j'ai un peu pleuré pendant une demi-heure (rires)... C'était vraiment une bonne surprise, j'ai eu beaucoup de chance.

Quels sont les auteurs qui vous ont influencée et que vous admirez tout particulièrement ?

J'adore Maxime Chattam ! Sa première trilogie reste pour moi une référence.

Je peux aussi citer des anglo-saxons : Chris Carter, Caleb Carr avec « L'Aliéniste », Tomas Harris évidemment avec « Le Silence des agneaux ». Ce qui me plaît beaucoup ce sont les romans où l'auteur

se joue de vous, où vous croyez comprendre mais vous vous trompez, par exemple « Une femme entre nous » (Greer Hendricks), « Je te vois », de Gregg Hurwitz, ou « Le sang du monstre », d'Ali Land.

A quel moment de la journée écrivez-vous ? Avez-vous des rituels d'écriture ? On sait qu'à côté de votre métier d'auteure vous travaillez dans la finance. Quand trouvez-vous le temps d'écrire ?

J'écris le soir après le travail. Je commence vers 21h/21h30, jusqu'à minuit.

Le seul vrai rituel que j'ai, c'est qu'une fois que les idées arrivent, que tout commence à s'enchaîner et que j'ai à peu près toute mon histoire, je la fixe sur papier via un plan relativement détaillé. J'ai alors quasiment toute l'histoire : il me reste à « meubler » la scène, décider qui va avoir la parole, où ça va se passer physiquement, quel va être le décor. Au moment où je me mets au travail, je sais exactement ce que je dois écrire.

Donc vous savez dès le départ quelle fin vous souhaitez pour vos livres ?

Tout à fait. Il y a toujours une grosse part de manipulation dans mes livres, je ne peux pas le découvrir en cours d'écriture. Ce sont des choses qui se préparent dès la première ligne. Il faut absolument que tout soit minuté, minutieux, ajusté dans l'ensemble.

Combien de temps globalement cela vous prend-t-il d'écrire un roman ?

Je mets à peu près 6 gros mois pour écrire, grâce à mon plan justement.

Suite à ce travail, il y a du temps de relecture et du travail éditorial fait d'échanges avec la maison d'édition pour des corrections de fond et de forme.

Je peux habituellement sortir un livre par an. En revanche, pour « Inexorable », il m'a fallu plus de temps. C'est un livre très personnel qui m'a demandé plus de courage.

Où trouvez-vous votre source d'inspiration ? Vos histoires sont-elles tirées de faits réels ou d'anecdotes personnelles ?

Pour « Le Tueur intime », je voulais travailler sur les effets d'une disparition. Mais en écrivant le livre je me suis éloignée du sujet de départ. Plus tard, j'ai retravaillé cette question de la réaction de la famille face à la disparition plus en détails dans « Serre-moi fort ».

« Dompteur d'anges » est un livre que j'ai écrit après les attentats : c'est une réflexion sur l'endoctrinement. Est-ce que quelqu'un qui a vécu et fait ce genre de choses peut être réinséré dans la société, s'en sortir et regagner sa place sans qu'il y ait de traces ? Ce personnage était important pour moi, mais il était dur à écrire car je voulais que le lecteur ressente le déséquilibre permanent de sa personnalité. C'est ce qu'il a vécu qui l'a rendu sociopathe.

Dans « Miettes de sang », j'avais envie de travailler un personnage dominé par son entourage, quelqu'un que personne ne respecte, qui est harcelé au travail. C'est sa personnalité et ses limites qui ont servi d'architecture au livre.

Souvent le lecteur s'identifie aux personnages : est-ce que c'est ce que vous cherchez, ou est-ce qu'au contraire vous cherchez à rendre votre personnage odieux, antipathique aux yeux du lecteur ?

L'objectif de tous mes personnages est qu'ils aient des failles. Je trouve que ça donne plus d'aspérités auxquelles s'accrocher en tant qu'auteur. Ces personnages abîmés vont devoir utiliser ce qu'ils ont vécu, leurs faiblesses, pour en faire des forces et réussir à aller au bout de l'histoire.

Pour un personnage comme Will (dans « Le Tueur intime » et « Le Tueur de l'ombre »), ce que je peux créer au maximum ce sont des moments d'empathie : même en sachant ce qu'il a fait, par moment le lecteur arrive à le plaindre, et ce même jusqu'à la fin, même dans les moments les plus durs. Mais pour réussir à provoquer cette empathie il faut que les personnages soient vraiment creusés. Ils vivent avec moi pendant toute l'écriture du livre. C'est probablement ce qui fait que je peux les rendre accessibles psychologiquement.

Comment se fait-il que vos personnages soient toujours américains et que l'action se passe toujours aux USA. Et comment choisissez-vous les villes qui sont citées dans vos romans ?

Je ne dis pas qu'il n'y a pas de tueur en série en France. En revanche, en discutant avec des auteurs de romans policiers français et même avec des policiers, je n'ai jamais eu une réponse semblable concernant le traitement des tueurs en série en France. Je pense que leurs crimes sont traités localement, et non pas comme des séries.

Au moins, le décor des Etats-Unis nous fournit à tous une imagerie commune : il y a UNE seule équipe, celle du FBI, à laquelle le lecteur peut s'identifier, et non pas plein d'équipes locales comme ce pourrait être le cas en France.

De plus, en France, les déplacements sont petits, alors qu'aux Etats-Unis c'est tellement grand que vous pouvez vous cacher... On peut aussi jouer sur le fait que chaque état a ses propres lois.

Pour choisir les villes, généralement j'en choisis qui sont à côté d'un lac : comme Will (rires).

Les lieux, les maisons existent : je les visite via les sites des agences immobilières et avec Google Maps. Ainsi, je peux recréer un décor typiquement américain, celui auquel le lecteur est habitué quand il regarde des séries ou des films par exemple. Je vais lui fournir ce petit détail, et son esprit va se référer à ce qu'il connaît.

Dans votre dernier roman, le préambule a été écrit par votre fils ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire un livre sur le harcèlement ?

« Inexorable » est un livre né d'une discussion avec Olivier Norek. J'ai pensé que ce serait intéressant de raconter l'histoire d'une mère confrontée à des accusations de meurtre en série de la part de son fils. Pour y donner du poids, je me suis dit que je pouvais utiliser la relation que j'ai moi-même avec mon fils. Mon fils a un handicap invisible, avec tout ce que ça a pu entraîner comme complications au niveau de l'école française. Qui dit handicap invisible, dit comportements qui sont pris pour des comportements d'enfant mal élevé : comme ça ne se voit pas, ça crée encore plus d'incompréhension, de complications. Plus l'école tentait d'agir, plus ça surdéveloppait le trouble de l'angoisse de mon fils. Jusqu'au jour où on a changé d'école, et où mon garçon est redevenu un enfant quasi normal : aujourd'hui il suit sa scolarité, il a plus de 13 de moyenne

Ce livre était un moyen non seulement de raconter une histoire, tout en dénonçant ce qui se passe pour les parents comme nous. Des tas de gens ont ainsi pris conscience de ce que vivent des enfants comme le mien.

Une grosse partie du livre concerne la famille confrontée au système. Puis j'aborde le sujet de ce qu'il se passe quand un enfant qui a toujours eu cette étiquette de coupable sur le front, se retrouve accusé de quelque chose de beaucoup plus grave. Est-ce que cette étiquette va le condamner d'avance ? C'est un livre sur la fatalité, sur l'engrenage de la vie.

La préface, en la faisant écrire par mon fils, m'a permis d'insister sur le fait que « Inexorable » n'était pas juste une fiction.

Ecrire ce livre a-t-il été difficile ? Ou cela a-t-il plutôt été un exutoire ?

Bien sûr. J'ai romancé des scènes, mais tout ce qui est dans le livre, jusqu'à l'école primaire, c'est du vécu. Alors oui, ça été dur, c'est une écriture à dose homéopathique. Il faut exhumer l'injustice, la souffrance que tous ces moments ont pu générer. Et en même temps ça m'a servi d'exutoire, car ça m'a permis de partir en combattante et non plus en victime. Et la préface a eu le même effet sur mon fils : il avait un peu plus de 12 ans, et du jour au lendemain, ça l'a rendu très mature par rapport à ce qu'il avait vécu. Il a pu avoir suffisamment de recul pour devenir acteur et non plus victime. Toute la famille a pu bénéficier de cette prise de parole face au système.

Pensez-vous que votre écriture a évolué depuis « Le Tueur intime » ?

Chaque histoire étant différente, et ce qu'on veut raconter aussi, je dirais que oui.

De plus, « Le Tueur intime » et « Le Tueur de l'ombre » étaient mes premiers romans : mon style est différent aujourd'hui. Et les maisons d'édition sont différentes aussi : certains éditeurs vous demandent plus ou moins de retravailler vos livres, et donnent des conseils différents, ce qui vous fait apprendre au fur et à mesure.

Au fil des publications, chaque auteur progresse et gagne en fluidité. Pour mon prochain livre, j'ai une nouvelle éditrice avec qui je revois chaque détail à la loupe.